

—Maman je sais que vous allez beaucoup me gronder ; mais c'est qu'il m'avait ensuite promis qu'il ne partirait pas !...

—Malheureux tu savais tout !...

Ces mots restèrent comme une malédiction sur les lèvres entr'ouvertes de madame Guérin ; plus pâle que jamais elle perdit de nouveau connaissance. Puis, bientôt son visage se colora, ses yeux s'animent, elle s'assit sur le lit, les poings fermés convulsivement et les dents serrées. Le délire s'empara d'elle.

Caïn, cria-t-elle d'une voix sourde et brève, Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?

—Maman, maman... ayez donc pitié de ce pauvre Charles, voyez, il est à moitié mort, il est à genoux, il sanglote. Nous allons tous mourir !

La mère n'entendait pas.

—Ramez donc, dit-elle, vous ne ramez pas vous autres... le vaisseau fuit si vite.

Les deux enfans prirent chacun une de ses mains dans leurs mains, leurs yeux se rencontrèrent, un doute terrible s'échangea dans leurs regards. Un nouveau malheur pire que le premier venait-il les écraser ? L'aliénation mentale, cette hideuse fosse, dans laquelle la douleur fait si souvent trébucher la raison humaine, venait-elle de s'ouvrir et de se refermer sur une nouvelle victime ? N'osant se dire ce qu'ils pensaient, ils appuyèrent la tête de la malade sur son oreiller, ils restèrent longtemps à l'observer, immobiles. Elle ne parlait plus, elle semblait dormir ; le sang se portait rapidement et comme visiblement au cerveau ; les yeux étaient fixes, les pieds et les mains froids, la peau du visage sèche et brûlante.

Plus d'un quart d'heure s'écoula ainsi. L'oncle Charlot, qui pleurait à chaudes larmes, entra dans le petit *cabinet*, où s'était passée une partie de cette scène, et il obtint, non sans peine, des deux enfans, la permission de rester seul auprès de madame Guérin. Allez lire la lettre de Pierre, leur dit-il, cela vous fera pleurer comme moi, et ça vous fera du bien ; j'ai envoyé chercher le docteur, et j'aurai bien soin de votre maman.

Voici ce que contenait la lettre, dont Charles fit la lecture à sa sœur et à tous les domestiques rassemblés :

« Ma chère maman,

« Tu vas bien pleurer quand tu liras cette lettre. Mais j'espère au moins que vous ne me maudirez pas. Si tu savais combien cela me coûte de faire ce que je vais faire ! J'ai bien versé des larmes avant de m'y décider ; et il me semble, malgré que ce soit déjà fait, que je n'y suis pas encore décidé. Il me semble que j'agis contre ma volonté, comme si une main bien méchante me poussait à tout hasard. Quand tu auras reçu cette lettre, tu n'auras plus qu'un de tes fils auprès de toi ; l'autre t'aura abandonnée, toi, digne et bonne mère, toi, mère héroïque, qui te sacrifie, pour nous, il t'aura abandonnée comme un lâche ! Croyez-vous cela ô ma mère, le croyez-vous que je fuis comme un déserteur pour ne pas porter ma part du fardeau de la famille ? Oh ! j'en suis certain, quand je vous aurai conté tout ce que j'ai souffert, tout ce qui me décide, vous ne croirez pas cela ? Vous me pardonnerez, n'est-ce pas ?... Et puis, vous êtes si bonne ! Vous me gronderiez bien, moi présent, vous me parleriez bien sévèrement ; mais, absent, vous ne trouverez que des larmes et des prières pour votre fils aîné. Il n'y a que cette pensée qui me tourmente : vous allez croire peut-être que la perspective d'être obligé par la suite de vous faire vivre, vous et toute la famille, m'aura effrayé, m'aura poussé à courir seul après la fortune.

Ah ! si vous saviez avec quelle joie je ferais n'importe quel ouvrage, je me livrerais à n'importe quelle profession pour vous aider à vous et à ma bonne petite Louise. Ce n'est que lorsque j'ai vu que je n'étais bon à rien ici, que je ne pouvais que vous être à charge, que j'ai pris tout-à-fait mon parti. Il y avait longtemps que ce projet combattait en moi, combattait contre mon amour pour vous, contre mon amour pour ma sœur, contre l'amour que j'éprouve pour les belles campagnes de mon enfance, ce qui est encore je crois, de l'amour pour vous et pour ma sœur ; car jamais une ligne, une couleur de ces beaux paysages ne se présentera à mon esprit sans que je songe à vous et à ma sœur, et à Charles aussi. Je vous assure qu'hier et aujourd'hui j'ai eu bien de la peine à me cacher de ce pauvre frère. Il s'opposait tant à mon départ, il me faisait tant de remontrances, qu'à la fin j'ai dû le tromper. C'est un des plus grands chagrins que j'emporte avec moi, et j'en ai, sois en sûr, mon bon Charles, j'en ai plus que de la honte. Mais il me menaçait de tout vous dire, moi qui ne lui avais tout dit qu'avec la promesse du plus grand secret. Cela m'a bien coûté, je lui ai fait croire depuis que nous sommes partis d'avec vous, que j'allais prendre la place qu'il voudrait et faire ce qu'il voudrait, je me suis prêté à tout ce qu'il a voulu pendant les quatre premiers jours que nous avons été à Québec ; mais je vois bien que toutes mes démarches sont inutiles, je pars demain. Le vaisseau à bord duquel je me suis engagé, (non pas absolument comme matelot ; mais je pense bien que ça ne vaudra pas beaucoup mieux,) lève l'ancre demain à six heures du matin. Je vais donner cette lettre à un garçon d'auberge à la basse-ville. Il m'a promis pour une piastre (une des *trois piastres* que j'avais emportées) de faire tout son possible pour trouver mon frère et la lui remettre. Il ne doit pas la lui donner avant demain au soir. Je ne veux pas qu'il y ait aucune possibilité de me rejoindre, car on pourrait bien le tenter. D'ailleurs comme cette lettre vous est adressée, Charles vous la portera tout droit, j'en suis sûr. Il ira bien vite ; mais je suis certain qu'il n'en lira pas une ligne avant de vous l'avoir remise.

Le vent de nord-est qu'il a fait, tous ces jours-ci souffle bien moins fort ce soir. Il fera justement une bonne petite brise demain pour louvoyer à ce que dit le capitaine. Je suis bien aise qu'il fasse mauvais. J'aurais trop souffert en passant devant la maison paternelle, s'il eût fait un beau soleil et si j'avais vu toute la côte avec sa belle toilette d'automne. J'espère bien que les brumes cacheront toute la campagne.

Charles m'a conduit d'abord chez M. Wilby, et quelque préjugé que j'aie contre lui, je dois vous dire qu'il a fait son possible pour me procurer une situation. Il n'y en avait pas de vacante dans son bureau ; mais il a pressé et sollicité presque tous les marchands en gros de sa connaissance, et cela inutilement. Les uns n'avaient pas de place à donner, les autres attendent des neveux, et des cousins, et des petits cousins et des amis, et des cousins de leurs amis, ou des cousins des amis de leurs correspondants en Angleterre ou en Ecosse ; enfin je n'ai pu trouver de place nulle part. Quand j'ai vu cela, j'ai été sur le point d'écouter Charles, qui voulait bon gré malgré me faire passer un brevet chez M. Dumont, ce vieil avocat, ami de notre père, à qui vous nous aviez recommandé ; mais je me suis convaincu de plus en plus que ce n'était pas mon état. Mon état à moi, ce n'est pas de sécher sur des livres, de végéter au milieu d'un tas de paperasses ; c'est une vie active, créatrice, une vie qui ne fasse pas vivre qu'un seul homme, une vie qui fasse vivre beaucoup de monde, par l'industrie, et les talents d'un seul. C'est